

sentit dans le même instant cette passion violente dont il m'a depuis donné tant de marques. Mais pour achever promptement l'histoire de mes malheurs, & ne point perdre de tems en des particularitez inutiles, je ne m'amuserai point à vous dire tout ce qu'il fit pour me faire connoître son amour. Il s'acquitt tous les gens de notre maison, à force de présens ; il fit mille offres à mon père, & l'affura de sa faveur en toutes choses. Tous les jours furent des jours de fête dans notre ville ; ce n'étoit plus que divertissemens sous mes fenêtres, & toute la nuit s'y passoit en concerts de voix & d'instrumens. Il me fit donner par une adresse qui m'est inconnue, un nombre infini de billets, pleins de tendres sentimens, de sermens, d'offres & de promesses : mais tous ces soins ne firent que m'irriter, bien loin de me plaire & de m'attendrir, & je ne regardai plus Don Fernand que comme un ennemi mortel. Ce n'est pas après tout qu'il ne me parût agréable dans ses galanteries, & que je ne sentisse quelque plaisir de me voir aimée d'un homme de cette qualité. Des soins si galans ne sont jamais défagréables aux femmes ; & la plus farouche ne laisse pas de trouver dans son cœur un peu de complaisance pour ceux qui lui disent qu'elle est belle ; mais enfin la disproportion étoit trop grande pour me laisser des espérances raisonnables, & la galanterie trop éclatante pour ne

LIVRE IV.
CHAP.
XXVIII.

Histoire de
Dorothée.

LIVRE IV.
 CHAP.
 XXVIII.
 Histoire de
 Dorothee.

me pas offenser. Les conseils de mon père qui ne jugeoit pas bien des intentions de Don Fernand , achevèrent de détruire tout ce qui pouvoit me flatter dans sa recherche, & le soin de ma réputation m'y fit entièrement opposer. Cependant mon père me voyant inquiète, & ne doutant pas que je ne me trouvasse embarrassée, me dit un jour qu'il se fioit absolument à ma vertu, & qu'il n'avoit point de plus grand obstacle à opposer aux injustes prétentions de Don Fernand ; mais que si je voulois me marier, pour arrêter tout d'un coup ses poursuites, & sauver ma réputation du danger qu'elle couroit, je pouvois choisir dans la ville ou dans les lieux voisins, un parti à mon gré, & qu'il seroit tout ce que je pouvois attendre de l'affection d'un bon père. Je le remerciai de sa bonté, & lui dis que n'ayant encore jamais pensé au mariage, j'allois songer à me défaire de Don Fernand d'une autre manière, sans hazarder ma liberté pour m'en délivrer : & je résolus dès lors de l'éviter avec tant de soin, qu'il ne trouvât plus moyen de me parler. Une manière de vie si réservée, & qui devoit rebuter Don Fernand, ne fit que l'opiniâtrer davantage dans son mauvais dessein; je l'appelle ainsi, parce que s'il avoit été honnête, je n'aurois pas sujet de m'en plaindre. Enfin Don Ferdinand, soit qu'il eût entendu dire que mon père me marioit, ou qu'il

en soupçonnât quelque chose, pensa à traverfer un dessein qui ruinoit toutes ses espérances. Une nuit que j'étois dans ma chambre avec une fille qui me servoit, & ma porte bien fermée, pour être en sûreté contre la violence de Don Fernand, que je croyois un homme à tout entreprendre, je le vis tout d'un coup paroître devant moi; & cette vûe si inopinée me troubla tellement, que perdant l'usage des sens, je ne pus dire une seule parole pour appeller du secours. Don Fernand se servant alors de ma foiblesse & de mon étonnement, me prit entre ses bras, & me parla avec tant d'artifice, & une tendresse si apparente, que je n'osai crier quand j'en eus eû la force. Les soupirs de ce perfide donnoient du crédit à ses paroles, & ses larmes sembloient justifier son intention; j'étois jeune & sans expérience dans une matière où les plus fines se trompent. Je pris tous ses mensonges pour des vérités, & touchée de ses soupirs & de ses larmes, je sentois quelques mouvemens de compassion. Cependant étant revenue de ma première surprise, & commençant à me reconnoître, je lui dis en colère: Seigneur, si en même tems que vous m'offrez votre amitié, & que vous m'en donnez de si étranges marques, vous me donniez à choisir, ou d'elle, ou du poison, je ne serois pas embarrassée, & estimant beaucoup plus l'honneur que la vie, je n'au-

LIVRE IV.
CHAP.
XXVIII.

Histoire de
Dorothee.

LIVRE IV. CHAP. XXVIII.
Histoire de Dorothee.

rois pas de peine à sacrifier l'une à l'autre. En un mot, je ne sçauois bien juger d'un dessein qui commet ma réputation, & si vous ne sortez tout-à-l'heure, je vous ferai si bien voir la différence qu'il y a de mes sentimens aux vôtres, que pour peu qu'il vous reste d'honnêteté, vous vous en repentirez toute votre vie. Je suis née votre sujete, ajoutai-je, mais non pas votre esclave; & je ne dois à la grandeur de votre naissance, que les devoirs que vous rendent tous vos vassaux. A cela près, je ne m'estime pas moins dans ma condition, que vous vous trouvez élevé par la vôtre. Ne croyez donc pas m'éblouir par vos richesses; ni me tenter par l'éclat de la grandeur; ni que vos soupirs & vos larmes, ni l'artifice de vos paroles, puissent jamais m'attendrir. C'est à mon père à disposer absolument de ma volonté, & je ne me rendrai jamais qu'à celui qu'il m'aura choisi pour époux. Ainsi, Seigneur, si vous voulez que je croye que vous m'estimez véritablement, défaites-vous d'un dessein qui m'offense, & qui ne peut jamais réussir. Laissez-moi, jouir paisiblement de la vie, en me laissant l'honneur à qui elle est inséparablement attachée; & puisque vous ne pouvez être mon époux, ne prétendez pas de moi une amitié que je ne puis donner à nul autre. Et pourquoi, belle Dorothee, s'écria le perfide Don Fernand, ne puis-je pas être votre

époux ? Qui le peut empêcher si vous y consentez ? Je suis trop heureux que votre amitié soit à ce prix, & qu'il n'y ait point d'autre obstacle à surmonter. Je suis à vous, belle Dorothée, je vous donne la main tout-à-l'heure, & prends le Ciel à témoin de la sincérité de mon cœur. Cardenio ne fut pas moins surpris du nom de Dorothée, qu'il l'avoit été de celui de Don Fernand ; & il acheva de se confirmer dans l'opinion qu'il avoit eue dès le commencement de l'histoire ; mais il ne voulut pas l'interrompre, pour voir quelle en seroit la fin. Et il dit seulement : Quoi ! vous vous appelez Dorothée, Mademoiselle ? J'ai oui parler d'une personne de ce nom, dont les disgraces ont bien du rapport avec les vôtres ; mais continuez, je vous prie, & je vous apprendrai à loisir des choses qui vous surprendront. Dorothée s'arrêta pour regarder Cardenio, & après avoir considéré l'étrange état où il étoit ; Je vous conjure, dit-elle, si vous sçavez quelque chose qui me regarde, de me l'apprendre tout-à-l'heure ; il me reste assez de courage pour souffrir tous les coups que me garde ma mauvaise fortune ; & pour vous dire le vrai, le malheur qui m'est arrivé, me rend insensible à tous ceux que je pourrois craindre. Je vous aurois déjà dit ce que je sçai, Mademoiselle, répondit Cardenio, si j'étois bien sûr que ce que je m'imagine fût vrai ; mais jus-

LIVRE IV.
CHAP.
XXVIII.

Histoire de
Dorothée.

LIVRE IV.
CHAP.
XXVIII.
Histoire de
Dorothee.

qu'à cette heure il ne vous importe en rien de le sçavoir, & il y aura assez de tems pour vous l'apprendre. Dorothee reprit son histoire en ces termes: Après ce discours, Don Fernand me presenta la main; & m'ayant donné sa foi, il me la confirma par des paroles pressantes, & avec des sermens extraordinaires: mais avant que de souffrir qu'il s'engageât de cette manière, je le priaï de ne se laisser point aveugler à sa passion, & par un peu de beauté qui n'étoit pas capable de l'excuser. Ne donnez point, lui dis-je, à votre père la honte & le déplaisir de vous voir marié avec une personne si fort au dessous de vous; & ne faites pas par emportement une action dont vous pourrez vous repentir, & qui me rendra malheureuse. A ces raisons j'en ajoutai beaucoup d'autres, qui furent toutes inutiles. Don Fernand s'engagea comme un amant passionné, qui sacrifie tout à son amour, ou plutôt en fourbe, qui ne se soucie point de sa parole. Comme je le vis si opiniâtre dans sa résolution, je pensai sérieusement à ce que j'avois à faire. Je me représentai que je n'étois pas la première que le mariage a élevée à des grandeurs inespérées, & à qui la beauté a tenu lieu de naissance & de mérite; & que mille autres que Don Fernand, se sont mariez par inclination, sans se soucier de l'inégalité du bien & de la naissance. L'occasion étoit belle, & la fortune ne se

trouvant pas toujours favorable, je crus que je devois profiter du bien qu'elle m'offroit. Pendant, disois-je, en moi-même, qu'elle me présente un époux qui m'assure d'une amitié éternelle, pourquoi m'en ferai-je un ennemi par des mépris injustes ? Je me représentai encore que dans l'état où je voyois Don Fernand il étoit difficile à ménager ; que se donnant avec tant d'avantage, un refus l'irriteroit ; & que sa passion l'obligeant peut-être à se porter à la violence, il se croiroit quitte d'une parole que je n'aurois pas voulu recevoir, & je demeurerois sans honneur & sans excuse. Toutes ces réflexions que je fis dans un instant, m'ébranlèrent, & les sermens de Don Fernand, ses soupirs & ses larmes, avec les sacrez témoins qu'il appella ; en un mot, son air, sa bonne mine, & l'amour que je croyois voir en toutes ses actions, achevèrent de me perdre. J'appellai la fille qui me servoit, pour être témoin des sermens & de la parole de Don Fernand. Pour lui, il m'en fit mille nouveaux ; il prit encore une fois le Ciel pour témoin & pour juge, & se soumit à toutes les malédictions imaginables, au cas qu'il violât sa parole ; il m'attendrit par de nouveaux soupirs, & de nouvelles larmes ; & cette fille s'étant retirée, le perfide abusant de ma foiblesse, acheva la trahison qu'il avoit méditée. Le jour qui succéda à la nuit de mes disgraces, étant

LIVRE IV.
CHAP.
XXVIII.
Histoire de
Dorothee.

LIVRE IV.
CHAP.
XXVIII.
Histoire de
Dorothee.

sur le point de paroître, Don Fernand se pressa de sortir, sous prétexte de ménager ma réputation, & me dit avec beaucoup plus de froideur ou de tranquillité qu'auparavant, que je me reposasse sur son honneur, & sur la foi de ses sermens; & pour gages de l'un & de l'autre, il tira un riche diamant de son doigt, & le mit au mien. Il s'en alla enfin; cette fille qui me servoit, & qui l'avoit caché dans ma chambre, à ce qu'elle m'avoua, le mit dans la rue, & je demeurai dans un état si confus de tout ce qui me venoit d'arriver, que je ne sçaurois bien dire si j'avois de la joye ou de la tristesse. J'étois toute hors de moi-même, & je ne me souvins pas de reprocher à cette fille la trahison qu'elle m'avoit faite, ne pouvant encore bien juger si elle m'étoit utile ou desavantageuse. J'avois dit à Don Fernand avant qu'il s'en allât, qu'il pouvoit se servir de la même voye pour me venir voir, jusqu'à ce qu'il trouvât à propos de déclarer l'honneur qu'il m'avoit fait; mais il n'y est revenu que la nuit suivante, & depuis ce tems-là je ne l'ai pû voir une seule fois, ni dans la rue, ni à l'Eglise, en tout un mois que je me suis lassée à le chercher, quoique je sçusse bien qu'il étoit dans le voisinage, & qu'il alloit tous les jours à la chasse. Il ne m'est pas possible de vous dire ce que je devins, quand je vis le mépris de Don Fernand. Une chose si impré-

vûe, & que je regardois comme le dernier des malheurs, pensa m'accabler entièrement. Ce fut pour lors que je reconnus le mal qui m'étoit arrivé de la trahison de cette imprudente fille, & combien il est dangereux de se fier aux hommes. J'éclatai contre Don Fernand, & j'épuisai mes soupirs & mes larmes, sans soulager ma douleur. Cependant il falloit que je me fisse violence, pour cacher mon ressentiment, afin que mon père & ma mère ne me pressassent point de leur en dire le sujet. Mais enfin il n'y eut plus moyen de feindre, & ma douleur éclata quand j'appris que Don Fernand s'étoit marié dans la Ville la plus proche avec une fille très belle & de bonne maison, qu'on appelle Luscinde. Cardenio ressentit ses premières agitations au nom de Luscinde; mais il ne fit que plier ses épaules, se mordre les lèvres, & froncer les sourcils, & un instant après verser un ruisseau de larmes, & Dorothee, sans s'en appercevoir, ou sans en faire semblant, poursuivit son histoire. Cette nouvelle, dit-elle, me fit perdre toute patience; la colere & le désespoir s'emparèrent de mon esprit; & dans le premier transport, je fus sur le point de témoigner hautement ma douleur, & de publier par-tout la perfidie de Don Fernand, sans me soucier de publier en même tems ma honte, Je ne sçai si ce fut un reste de raison qui calma tous ces mouvemens, mais

LIVRE IV.
CHAP.
XXVIII.
Histoire de
Dorothee.

je ne les sentis plus après le dessein que je formai sur l'heure même. Je découvris le sujet de ma douleur à un jeune Berger qui servoit mon père, & lui ayant demandé un de ses habits, je le priai de m'accompagner jusqu'à la ville où je sçavois qu'étoit Don Fernand. Le Berger fit tout ce qu'il put pour me détourner de ma résolution; mais comme il vit que je m'y opiniâtrois, il m'affura qu'il étoit prêt de me suivre. Ayant donc pris un habit de femme, quelques bagues & de l'argent que je lui donnai à porter pour m'en servir au besoin, nous nous mêmes la nuit même en chemin, sans que personne en pût avoir connoissance. Pour dire vrai, je ne sçavois pas trop bien ce que j'allois faire; car n'y ayant point de remède au mariage de Don Fernand, que pouvois-je espérer en le voyant, que la foible satisfaction de lui faire mille reproches inutiles? En deux jours & demi j'arrivai à la Ville, & ayant demandé en entrant où étoit la maison du père de Luscinde, celui qui me répondit, m'apprit beaucoup plus de choses que je n'en voulois sçavoir. Il m'enseigna la maison, & me conta le mariage de Don Fernand avec toutes ses circonstances, me disant que cela étoit si public qu'on ne parloit d'autre chose dans la Ville. Il me dit que la nuit de ce mariage, Luscinde étoit tombée évanouie dans le même moment qu'elle avoit dit Oui, quand le Prêtre

lui avoit demandé, si elle recevoit Don Fernand pour époux; & que lui voulant défaire son corps de jupe pour lui donner de l'air, il avoit trouvé dans son sein une lettre écrite de sa main, par laquelle elle déclaroit qu'elle ne pouvoit être femme de Don Fernand; parce que Cardenio (que cet homme me dit être un Gentil-homme des plus qualifiez de la même Ville,) avoit déjà reçu sa foi, & qu'elle n'avoit feint de consentir à ce mariage que pour ne pas défobéir à son père. Il me dit encore qu'il paroïssoit par cette lettre que Luscinde avoit dessein de se tuer en achevant la cérémonie; ce que confirmoit un poignard qu'on avoit trouvé sur elle, & que Don Fernand, de rage de se voir ainsi trompé, l'auroit tuée de ce poignard même, si ceux qui étoient présens ne l'en eussent empêché. Il me dit enfin que Don Fernand étoit tout aussi-tôt sorti de la Ville, & que Luscinde n'étoit revenue de son évanouissement que le lendemain, qu'elle déclara qu'elle étoit femme de Cardenio, & qu'ils s'étoient donné la foi avant qu'elle eût jamais vû Don Fernand. J'appris aussi que ce Cardenio s'étoit trouvé présent à ce mariage, & qu'il étoit sorti de la Ville, desespéré, après avoir laissé une lettre, par laquelle il se plaignoit de l'infidélité de Luscinde, & faisoit connaître qu'il s'en alloit pour jamais. Cette histoire faisoit toutes les conversations de la

LIVRE IV.

CHAP.

XXVIII.

Histoire de

Dorothée.

LIVRE IV.

CHAP.

XXVIII.

Histoire de

Dorothee.

Ville quand j'y arrivai ; & on publia bientôt après l'absence de Luscinde, & le désespoir de son père & de sa mère qui ne pouvoient deviner ce qu'elle étoit devenue. Pour moi je trouvai quelque matière de consolation dans tous ces désordres, & je m'imaginai que le Ciel s'étoit opposé aux injustes desseins de Don Fernand, pour le faire rentrer dans les sentimens d'honneur & de piété que doit avoir un homme de bien ; & qu'enfin, puisque son mariage n'avoit point réussi avec Luscinde, je n'étois pas sans espérance de voir accomplir le mien. Je tâchai de me persuader ce que je souhaitois, & je me consolais ainsi par de vaines idées d'un bonheur à venir, pour ne me laisser pas accabler, & pour allonger une vie qui m'est désormais insupportable. Pendant que j'étois dans la ville, sans sçavoir à quoi me résoudre, puisque je n'y trouvois point Don Fernand, j'entendis crier publiquement, qu'on donneroit une grande récompense à qui diroit où j'étois, me désignant par mon âge, par l'habit que je portois, & par d'autres enseignes. J'appris encore qu'on disoit que le Berger qui étoit venu avec moi m'avoit enlevée de chez mon père ; ce qui me donna un déplaisir aussi sensible que l'infidélité de Don Fernand : car je voyois ma réputation absolument perdue, & pour le sujet du monde le plus bas, & le plus indigne. Je sortis à

l'heure même de la ville avec ce garçon, de qui je m'imaginai reconnoître que j'avois sujet de me défier; & le soir même nous arrivâmes ici, où nous nous cachâmes dans le lieu le plus désert de ces montagnes. Mais, comme on dit d'ordinaire, les maux sont enchaînez les uns aux autres, & quand un est passé, un autre lui succède. Je ne fus pas si tôt dans ce lieu, où je me croyois en sûreté, que le berger que j'avois toujours trouvé assez sage, tenté de l'occasion & de sa malice plutôt que de ma beauté, fut assez insolent pour me parler d'amour; & comme il vit que je lui répondois en colère & avec mépris, il ne voulut plus employer des prieres inutiles, & résolut de pousser son mauvais dessein à bout par la force. Mais le Ciel & la raison ne m'abandonnerent point en cette rencontre; & sa passion l'aveugla à tel point, que ne s'apercevant pas qu'il étoit au bord d'un précipice, je le pouffai dedans sans peine; & courant aussi-tôt de toute ma force, j'entraî bien avant dans ces déserts; pour me cacher de ceux qui me cherchoient de la part de mon père. Le lendemain je trouvai un paysan, à qui je me donnai en service en qualité de berger, & il m'emmena dans sa maison, qui est au milieu de ces montagnes. J'ai été je ne sçai combien de mois avec lui, allant tous les jours aux champs, & prenant toujours bien garde de ne me laisser

LIVRE IV.
CHAP.
XXVIII.

Histoire de
Dorothee.

LIVRE IV.
CH XXIX.

pas reconnoître : mais tous mes soins & toute mon industrie n'ont pas empêché qu'il ne découvrit que je suis fille ? si bien que m'ayant témoigné de mauvais desirs, aussi-bien que le premier, & la fortune ne m'offrant pas le même remède pour m'en garantir, je sortis de sa maison il y a deux jours, & je vins chercher un azile sur ces rochers, & dans l'épaisseur de ces bois, pour prier le Ciel en sûreté, & tâcher de l'émuouvoir par mes soupirs & mes larmes à me donner du secours, ou tout au moins à finir ici ma misérable vie, & y ensevelir la memoire de mes disgraces.

CHAPITRE XXIX.

Où l'on verra peut-être d'agréables choses.

VOILA, Messieurs, l'histoire de mes tristes aventures ; jugez maintenant si les plaintes que vous avez entendues étoient justes, & si une personne si malheureuse & si affligée, & dont les maux sont sans remède, est en état de recevoir de la consolation. Je vous prie seulement d'une chose, apprenez-moi où je pourrai passer le reste de ma vie à couvert de la recherche de mes parens ; non pas que je craigne que mon père & ma mère aient rien diminué de leur affection, & qu'ils ne me reçussent en-

core avec toute l'amitié qu'ils m'ont toujours témoignée; mais je confesse que quand je pense seulement qu'ils ont pû soupçonner ma conduite, & qu'ils ne peuvent connoître mon innocence que sur ma parole, je ne scaurois me résoudre à souffrir leur présence. Elle se tût en achevant ces paroles, & le rouge qui se répandit sur son beau visage, & ses yeux baissés & humides, firent voir bien clairement son inquiétude, & tous les sentimens de son cœur. Ceux qui venoient d'entendre l'histoire de Dorothee, étoient charmez de son esprit & de sa bonne grace; & ils n'avoient pas moins de compassion pour ses malheurs, qu'ils les trouvoient surprénans & injustes. Le Curé que la piété interessoit dans le parti de cette belle fille, ne voulut pas attendre davantage à lui donner des conseils & de la consolation. Mais à peine avoit-elle achevé de parler, que Cardenio prit la parole: Quoi! dit-il, Madame, vous êtes Dorothee, fille unique du riche Clénard? Dorothee fut bien surprise d'entendre le nom de son père, & de voir que celui qui en parloit étoit en si mauvais état. Et qui êtes-vous, mon ami, dit-elle à Cardenio, vous qui sçavez si bien le nom de mon père? car si je ne me trompe, je ne l'ai pas nommé une seule fois dans tout le récit que je viens de faire. Je suis, répondit Cardenio, celui qui ai la foi de Luscinde, celui qu'elle a dit qui étoit son époux,

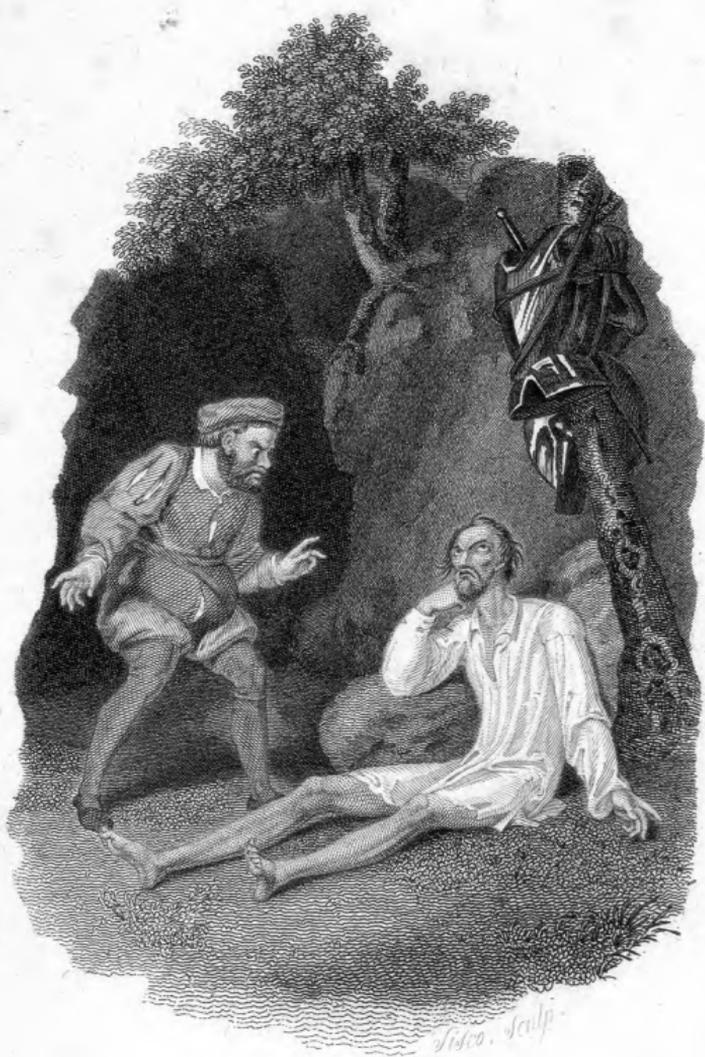
LIVRE IV.
CH. XXIX.

ce misérable Cardenio, que la trahison de Don Fernand a réduit au triste état que vous voyez, abandonné à la douleur & privé de toute consolation, & pour comble de malheur, n'ayant plus l'usage de la raison, qu'autant qu'il plaît au Ciel de me laisser de bons intervalles. C'est moi-même, belle Dorothée, qui fus le malheureux témoin des fatales nôces de Don Fernand; & qui déjà plein de frayeur & de trouble m'abandonnai au desespoir quand je crus que Luscinde avoit donné son consentement, sans avoir la résolution d'attendre le retour de sa défaillance. Je vis bien que Don Fernand avoit trouvé une lettre dans son sein, mais ne pouvant rien concevoir de favorable dans le desordre où j'étois, & n'ayant pas assez de courage pour supporter mes malheurs, je sortis de la maison avec impatience; & après avoir donné une lettre à un de mes gens avec ordre de la rendre à Luscinde, je m'en vins dans ces déserts, sacrifier à ma douleur une vie dont tous les momens m'étoient autant de supplices. Mais le Ciel n'a pas permis que je la perdisse, & il a peut-être voulu me conserver pour défendre vos intérêts & les miens, en me faisant connoître la justice des vôtres & la fidélité de Luscinde. Consolez vous, belle Dorothée, le Ciel a pris notre parti; il faut tout attendre de sa bonté & de sa protection, & après ce qu'il a fait en notre faveur,

veur, ce feroit l'offenser que de n'espérer pas une meilleure fortune. Il vous rendra Don Fernand qui ne peut-être à Luscinde; & il me rendra Luscinde qui est à moi. Pour moi, belle Dorothee, quand je n'aurois pas des intérêts liez avec les vôtres, je me trouve si sensible à vos malheurs, qu'il n'est rien que je n'entreprenne pour vous en délivrer; & je vous jure que je ne vous abandonnerai jamais, que Don Fernand ne vous ait fait justice, & de l'y forcer même aux dépens de ma vie, si la raison & la générosité ne l'y peuvent obliger. Dorothee se trouva si pleine de ressentiment des offres que Cardenio venoit de lui faire, qu'elle ne sçavoit comment l'en remercier; & le regardant déjà comme son protecteur, elle s'alloit jeter à ses pieds, si lui-même ne l'en eût empêchée. Le-Curé prenant en même tems la parole pour eux deux, loua extrêmement Cardenio d'une si généreuse résolution, & consola si bien Dorothee, qu'il la fit consentir de venir se remettre un peu de tant de fatigues, dans sa maison où ils penferoient tous ensemble au moyen de trouver Don Fernand, & enfin à ce qu'il y avoit de meilleur à faire. Le Barbier, qui jusques-là avoit toujours écouté sans rien dire, s'offrit aussi avec toute l'honnêteté qu'il pût, à faire tout ce qui dépendroit de lui; & après avoir reçu des remerciemens de Cardenio & de Dorothee, il leur apprit le dessein qui

LIVRE IV.
CH. XXIX.

les avoit amenez, lui & le Curé dans la montagne, & l'étrange folie de Don Quichotte, dont ils attendoient l'Ecuyer qui n'avoit guères moins besoin de remédes que son Maître. Cardenio se reffouvint alors du démêlé qu'il avoit eu avec Don Quichotte, mais seulement comme d'un songe; & en le racontant, il n'en put dire le fujet. Sur cela ils entendirent appeller, & ils coururent à la voix que c'étoit Sancho, qui, parce qu'il ne les trouvoit point au rendez-vous, se tuoit de crier. Ils allèrent tous au-devant de lui, & le Curé lui ayant demandé où étoit Don Quichotte, il répondit qu'il l'avoit trouvé nud en chemise, pâle, défait, mourant de faim, & foupirant toujours pour sa Dame Dulcinée; & qu'il avoit eu beau lui dire qu'elle lui commandoit de sortir de là & de se rendre au Toboso où elle l'attendoit, qu'il étoit résolu de ne se point présenter devant sa beauté jusqu'à ce qu'il eût fait des actions qui méritassent sa grace. Que cependant, si cela duroit davantage il couroit risque de ne devenir jamais Empereur, ni seulement Archevêque, qui étoit le moins qu'il pût prétendre, & que pour l'amour de Dieu ils vissent donc promptement ce qu'il y avoit à faire pour le tirer de-là. Ne vous mettez pas en peine, Sancho, dit le Curé, nous l'en tirerons malgré lui; & se tournant devers Cardenio & Dorothee, il leur raconta ce qu'ils avoient



Sidco. sculp.



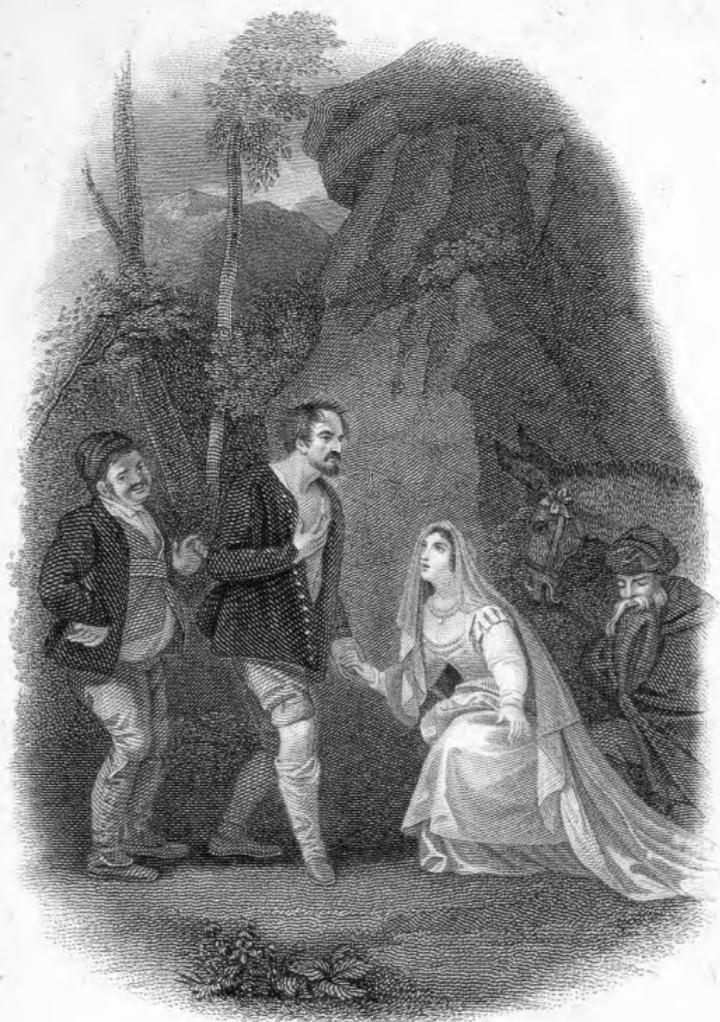
imaginé, lui & le Barbier, pour la guérison de Don Quichotte, ou tout au moins pour l'obliger de retourner dans sa maison. Dorothee à qui ces nouvelles esperances donnoient déjà un peu de bonne humeur, s'offrit de faire la Demoiselle affligée, & dit qu'elle la feroit plus au naturel que le Barbier, outre qu'elle avoit avec elle un habit de femme, qu'au reste il n'étoit pas besoin de l'instruire pour faire son personnage, parce qu'elle avoit assez lu de livres de Chevalerie pour en sçavoir le stile, & de quelle manière les Demoiselles avanturières demandoient des dons aux Chevaliers errans. A la bonne heure, Madame, dit le Curé, nous vous prenons au mot; il ne s'agit plus que de mettre la main à l'œuvre. Sans aller plus loin, Dorothee tira aussi-tôt de son paquet une jupe de très-belle étoffe, & une riche simare de brocard verd, avec un tour de perles & d'autres ajustemens; & après s'en être parée, elle leur parut à tous si éclatante & si belle, qu'ils ne cessioient de l'admirer, & d'accuser Don Fernand de peu d'honneur & de connoissance, d'avoir lâchement abandonné une si charmante personne. Celui de tous qui trouvoit Dorothee plus à sa fantaisie, étoit Sancho Pança; il n'avoit pas assez d'yeux pour la regarder, & il étoit comme en extase. Qui est cette belle Dame, demanda-t-il au Curé avec empressement? & qu'est-ce qu'elle cherche ici

LIVRE IV. autour? Qui est cette Dame? répondit le
CH. XXIX. Curé, hé! ce n'est rien, ami Sancho, ce
n'est seulement que l'héritière en ligne droite
du grand Royaume de Micomicon, qui
vient prier votre Maître de la venger d'une
injure que lui a faite un malin Géant; & au
bruit que fait dans toute la Guinée, la va-
leur du fameux Don Quichotte, cette Prin-
cesse n'a pas craint de faire ce grand voyage
pour le venir chercher. Bon pour cela,
s'écria Sancho, elle est la bien venue: voi-
là une heureuse quête, & une meilleure
trouvaille, si mon Maître est assez chan-
ceux pour assommer ce fils de putain de
Géant. Oui par ma foi il l'assommera s'il
le rencontre; qui l'en empêcheroit, à moins
que ce ne soit un phantôme? car véritable-
ment il n'a aucun pouvoir sur ces gens-là.
Mais, Monsieur le Curé, continua-t-il, je
vous demande une chose; je vous prie que
mon Maître ne se mette point en tête de
se faire Archevêque; je meurs de peur que
vous ne lui alliez conseiller: faites qu'il se
marie promptement avec cette Princesse,
afin qu'il ne soit plus en état de recevoir
les Ordres, & qu'il s'aïlle faire Empereur.
Franchement j'ai bien raisonné la dessus, &
je trouve par mon compte qu'il n'est pas
bon pour moi que mon Maître soit Arche-
vêque, parce que je ne suis pas propre pour
l'Eglise étant marié; & que j'allasse penser
à prendre des dispenses pour tenir des Be-

nefices, ayant femme & enfans, ce ne feroit jamais fait. Comme vous voyez donc, Monsieur le Curé, le vrai fait est que mon Maître se marie bien-tôt avec cette Dame que je ne nomme point, parce que je n'en fçai pas le nom. Elle s'appelle, répondit le Curé, la Princesse Micomicona; car son Royaume s'appellant Micomicon, elle en doit porter le nom. Il n'y a point de doute à cela, dit Sancho, j'ai vû quantité de gens qui prennent le nom du lieu de leur naissance, comme Pierre d'Alcala, Jean d'Ubeda, Diego de Valadolid, & je me doute bien qu'on pratique la même chose en Guinée. Vous avez raison, Sancho, répondit le Curé, & pour ce qui regarde le mariage de votre Maître, croyez que j'y ferai tout mon pouvoir. Sancho demeura fort satisfait de la promesse du Curé, & le Curé encore plus étonné de voir la simplicité de Sancho, & comment il avoit enchassé dans son imagination les contagieuses folies de son Maître. Dorothée étoit déjà à cheval sur la mule du Curé, & le Barbier ayant accommodé sa fausse barbe de queue de vache, ils dirent à Sancho de les mener où étoit Don Quichotte; mais qu'il se donnât bien de garde de témoigner devant lui qu'il connût ni le Curé ni le Barbier; parce que s'il venoit à les reconnoître, il se douteroit de ce qu'ils avoient à lui dire, & perdrait ainsi l'occasion de se faire Empereur. Carde-

LIVRE IV.
CH. XXIX.

nio ne voulut point les accompagner de crainte de troubler la Fête, si Don Quichotte alloit se ressouvenir du démêlé qu'ils avoient eu ensemble ; & le Curé voyant qu'il n'y étoit point nécessaire pour lors, demeura aussi, après avoir donné quelques instructions à Dorothée, qui le pria de s'en reposer sur elle, & l'assura qu'elle suivroit exactement ce qu'elle avoit lû dans les livres de Chevalerie. . . . La Princesse Micomicona, son Ecuyer, & le grand Sancho, ayant fait environ trois quarts de lieue, aperçurent Don Quichotte entre des rochers, qui étoit tout habillé ; mais non armé. Sitôt que Dorothée fut avertie que c'étoit lui, elle hâta son palefroi ; & en arrivant auprès de Don Quichotte, l'Ecuyer se jeta promptement à bas, & descendit sa Maîtresse, qui se mit à genoux devant le Chevalier, & lui embrassant la cuisse malgré les efforts qu'il faisoit pour la relever, lui dit ces paroles : Je ne me leverai point d'ici, vaillant & invincible Chevalier, jusqu'à ce que votre courtoisie m'ait octroyé un don qui retournera à votre gloire, & à l'avantage de la plus malheureuse & la plus affligée Demoiselle que le Soleil ait jamais éclairée. Et s'il est vrai que votre valeur & la force de votre bras répondent à ce qu'en publie la renommée, vous êtes obligé par les loix de l'honneur, & par la profession que vous faites, de secourir une misérable, qui vient



Coupe Sculpté.



de l'extrémité de la terre, au bruit de vos grands faits, vous demander votre protection. Je suis résolu, très-belle Dame, répondit Don Quichotte, de ne vous répondre pas une seule parole, & de ne vous plus entendre que vous ne vous foyez relevée. Je ne me leverai point, illustre Chevalier, répondit la Princesse affligée, que vous ne m'ayez accordé le don que je vous demande. Hé bien, je vous l'accorde, dit Don Quichotte, à condition qu'il n'y ait rien contre le service de mon Roi, ou de ma patrie, & contre les intérêts de celle qui tient ma liberté enchaînée. Je puis bien vous assurer, dit la dolente Dame, qu'il n'y a rien qui regarde ceux que vous dites. Sancho s'approchant alors de Don Quichotte, lui dit à l'oreille: Allez, allez Monsieur, vous pouvez bien lui accorder ce qu'elle vous demande, ce n'est qu'une bagatelle. Il est seulement question d'affommer un malotru de Géant: & celle qui vous en prie est la Princesse Micomicona, Reine du grand Royaume de Micomicon en Ethiopie. Ce fera ce qu'il pourra, répondit Don Quichotte, je ferai ce que je dois, & ce que ma conscience & les regles de ma profession demandent. Et se tournant du côté de la Demoiselle: Levez-vous, je vous prie, Madame, lui dit-il, je vous accorde le don que votre grande beauté fouhaite. Ce que je demande à votre valeur, Chevalier sans

LIVRE IV.
CH. XXIX.

pair, repartit Dorothée, c'est que votre magnanime personne vienne incessamment avec moi où je voudrai la mener; & que vous me promettiez de ne vous engager à aucune autre aventure, jusqu'à ce que vous m'ayez vengée d'un traître, qui contre le droit de Dieu & celui des hommes a usurpé mon Royaume. Je vous le promets très haute Dame, répondit Don Quichotte; vous pouvez désormais prendre courage, & chasser la tristesse qui vous accable? j'espère avec l'aide du Ciel, & la force de mon bras, de vous remettre dans peu en possession des Etats qui vous appartiennent, en dépit de tous les lâches brigans qui voudront s'y opposer: & mettons promptement la main à l'œuvre; les bonnes actions ne doivent jamais être différées, & le retardement accommode rarement les affaires. La dolente Princesse fit tous ses efforts pour baiser les mains de l'obligeant Chevalier; mais lui, qui étoit civil & galant, n'y voulut jamais consentir. Il la fit lever, l'embrassa de bonne grace, & dit en même tems à Sancho de lui donner ses armes. L'Ecuyer les alla prendre à un arbre où elles étoient pendues comme en trophée; & quand Don Quichotte se vit armé: Allons, dit-il, allons donner du secours à cette grande Princesse; & employons la valeur & la force que le Ciel nous a donnée, à la faire triompher de ses ennemis. Le Barbier qui avoit toujours été à genoux,
pre-

prenant bien garde de rire, ni de laisser tomber sa barbe, de peur de gâter tout le mystère, voyant avec quel empressement Don Quichotte se préparoit à partir, se leva & prenant la Princesse par la main, pendant que Don Quichotte la prenoit de l'autre; ils la mirent tous deux sur sa mule. Le Chevalier monta aussi-tôt sur le superbe Rossinante, le Barbier sur sa monture, & ils commencèrent à marcher. Le pauvre Sancho les suivoit à pied; & l'incommodité qu'il en recevoit, le faisant ressouvenir de la perte de son grison, il fit un grand soupir. Cependant il prenoit son mal en patience, parce qu'il voyoit son Maître en chemin de se faire bien-tôt Empereur; car il ne doutoit point qu'il ne se mariât avec cette Princesse, & qu'il ne fût pour le moins Roi de Micomicon. Une seule pensée lui troubloit le plaisir qu'il avoit dans cette agréable imagination; c'étoit de voir que ce Royaume étoit en terre de Negres, & que les gens que son Maître lui donneroit à gouverner, seroient Mores: Mais il trouva sur le champ un remède à cet inconvenient. Et qu'importe, dit-il, que mes vassaux soient Mores, c'est tant mieux. Il n'y aura qu'à les faire charier en Espagne, où je les vendrai fort bien, & en tirerai de bon argent comptant, dont je pourrai acheter quelque Office, puis je vivrai sans souci le reste de mes jours. Hé! pourquoi non; est-ce que je

LIVRE IV.
CH XXIX.

suis trop petit pour ménager mes affaires ! Faut-il bien tant de Philosophie pour sçavoir vendre vingt ou trente mille esclaves ? Oh ! que par ma foi j'en viendrai bien à bout, depuis le plus grand jusqu'au plus petit ; & que je les ferai bien devenir blancs & jaunes, quand ils feroient plus noirs que le diable d'Enfer. Et non, non, approchez-vous seulement, vous verrez si je me mouche du pied. Avec ces agréables pensées Sancho marchoit content, & charmoit ainsi l'ennui qu'il avoit d'aller à pied. Le Curé & Cardenio regardoient tout ce qui se passoit au travers des buissons, & ils étoient en peine comment ils feroient pour se joindre aux autres. Mais le Curé qui étoit inventif, trouva promptement un expédient : il tira des ciseaux de sa poche ; & après avoir fait la barbe à Cardenio, il lui fit prendre sa soutanelle & un manteau noir qu'il portoit, se réservant seulement son pourpoint & ses chausses. Dans ce nouveau vêtement Cardenio fut si changé de ce qu'il étoit auparavant, qu'il ne se feroit pas reconnu lui-même. Cela étant fait, ils gagnèrent le grand chemin, & s'y trouvèrent encore avant les autres, tant les mules avoient de la peine à marcher dans ces lieux raboteux & difficiles. Ils n'attendirent pas long-tems, sans que Don Quichotte & sa compagnie sortissent de la montagne ; & le Curé jettant les yeux sur Don Quichotte, se mit à le

considerer attentivement, faisant comme un homme qui croyoit le reconnoître. Après l'avoir bien examiné, il s'en alla à lui les bras ouverts, & en criant : Le miroir de la Chevalerie soit le bien trouvé, mon cher compatriote Don Quichotte de la Manche, la fleur & la crème de la galanterie, le rempart des affligés, la quinte-essence des Chevaliers errans : & en disant cela, il embrassoit la jambe gauche de Don Quichotte, qui tout étonné de ce qu'il voyoit faire à cet homme, le regarda avec attention ; & le reconnoissant enfin, fut bien surpris de le voir là, & fit tout ce qu'il put pour se jeter à terre. Mais le Curé l'en empêchant : Hé ! Monsieur le Curé, dit-il, je vous en prie, il n'est pas juste que je sois à cheval, pendant que votre Révérence est à pied. Je ne consentirai point que vous descendiez, répondit le Curé. Que votre Grandeur demeure à cheval, où elle fait tant de merveilles : ce sera assez pour moi de prendre la croupe d'une de ces mules, si ces Messieurs le veulent bien souffrir. Je ne ferai que trop bien, & j'aime mieux être de cette manière-là en votre compagnie, que de me voir monté sur Pegase, ou sur la jument sauvage de ce fameux More Musarrache, qui est encore aujourd'hui enchanté dans la côte de Zulema, auprès de la grande Compluto. Vous avez raison, Monsieur le Curé, dit Don Quichotte, & je ne m'en avisois pas. Je crois

LIVRE IV.
CH. XXIX.

que Madame la Princesse aura bien la bonté pour l'amour de moi, d'ordonner à son Ecuyer, de vous donner la selle de sa mule, & de se contenter de la croupe; si tant est qu'elle soit accoutumée à porter de cette manière. Elle y porte sans doute, répondit la Princesse, & mon Ecuyer n'attendra pas mes ordres pour offrir la selle; il est assez civil de lui-même, pour ne pas souffrir qu'un Ecclesiastique aille à pied, le pouvant empêcher. Assurément, dit le Barbier; & sautant en même tems à bas, il présenta la selle au Curé, qui la prit sans se faire beaucoup prier. Par malheur la mule étoit de louage, c'est assez pour dire quinteuse & mutine; & le Barbier ne fut pas plutôt en croupe, qu'elle leva brusquement le derrière, & faisant quatre ou cinq ruades, elle ébranla si fort notre homme, qu'il ne put se tenir. Il s'en alla à bas assez rudement; & dans ce désordre reconnoissant qu'il avoit perdu sa barbe, il ne trouva point d'autre remède, que de se porter les deux mains au visage, & de crier de toute sa force qu'on lui avoit cassé les mâchoires. Vive Dieu, s'écria Don Quichotte, qui apperçut ce gros paquet de barbe sans les joues, & sans qu'il y eût de sang répandu: Voilà la chose du monde la plus surprenante que cette barbe soit ainsi attachée! Quel prodige est ceci? Alors le Curé qui vit son invention en danger d'être découverte, alla promptement ramasser la

barbe; & s'approchant de Maître Nicolas, qui ne cessoit de crier & se plaindre, il lui prit la tête, qu'il joignit contre son estomac; & marmotant quelques paroles, qu'il dit être un charme qui avoit la vertu de faire reprendre la barbe, comme on l'alloit voir, il la lui attacha, & l'Ecuyer parut aussi sain & aussi barbu qu'auparavant. De quoi Don Quichotte étant encore plus émerveillé, il pria fort sérieusement le Curé de lui apprendre le charme, quand il en auroit le loisir, ne doutant point que sa vertu ne s'étendît plus loin qu'à faire reprendre les barbes, puisqu'il étoit impossible qu'elles fussent ainsi arrachées tout d'un coup, sans que la chair fût aussi emportée, & que cependant il n'y paroïssoit plus du tout. Tout le désordre étant donc si bien réparé, il fut arrêté que le Curé monteroit pour lors tout seul sur la mule, & que Cardenio & le Barbier se relayeroient; montant l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivez à l'hôtellerie, qui étoit environ à deux lieues de là. Les Cavaliers étant montez, c'est-à-dire, le Chevalier de la Triste-figure, la Princesse Micomicona, & le Curé; & Cardenio, le Barbier & Sancho allans à pied, Don Quichotte dit à la Princesse: Que votre grandeur nous mène désormais où il lui plaira, Madame, nous vous suivrons par tout. Le Curé prenant la parole avant qu'elle répondît: Vers quel Royaume, dit-il, voulez-vous

LIVRE IV.
CH XXIX.

aller présentement , Madame ? Je me doute que c'est vers celui de Micomicon. Dorothee qui avoit de l'Esprit , connut bien qu'il falloit dire qu'oui. C'est justement-là, dit-elle, Monsieur. Puisque cela est , dit le Curé, il faut passer au beau milieu de notre village , & de-là prendre la route de Cartagène , où vous vous embarquerez ; & si vous avez le vent bon , vous ferez avant qu'il soit neuf ans aux Palus Méotides , d'où il n'y a pas plus de cent journées jusqu'au Royaume de votre Altesse. Il faut que vous vous trompiez , Monsieur , dit-elle ; car il n'y a pas encore deux ans que j'en suis partie , & sans avoir eu un tems trop favorable. Cependant il y a déjà quelque tems que je suis en Espagne, où je n'ai pas plutôt mis le pied, que j'ai entendu parler du fameux Don Quichotte que je cherchois ; & j'en ai oui dire des choses si grandes & si extraordinaires , que quand ce n'eût pas été lui que je venois chercher , j'aurois dès-là pris le dessein de me jeter entre ses mains , & de confier tous mes interêts à la valeur de son bras invincible. Ha ! Madame c'est assez , dit Don Quichotte , je vous supplie de ne point passer plus avant ; je suis ennemi juré des flatteries , & quoique vous me fassiez peut-être justice , je ne puis souffrir sans rougir un discours si obligeant & des louanges si excessives. Tout ce que je puis vous dire , Madame , c'est que , vaillant ou non , je

fuis prêt de verser pour vous jusqu'à la dernière goutte de mon sang, & le tems vous le fera voir. Cependant je vous supplie de trouver bon que j'apprenne de Monsieur le Curé ce qui l'amène ici seul, à pied, & ainsi vêtu à la légère; je vous avoue que je suis surpris de le voir en cet état. Pour vous le dire en peu de mots, répondit le Curé, il faut que vous sçachiez, Seigneur Don Quichotte, que maître Nicolas notre Barbier & moi, nous en allions à Seville pour y recevoir de l'argent qu'il y a déjà long-tems qu'un de mes parens m'envoie des Indes; & la somme n'est pas si peu considérable, qu'il n'y ait pour le moins six mille écus. En passant ici autour, nous avons été attaquez par quatre voleurs, qui nous ont tout pillé, même jusqu'à la barbe; de telle sorte que le Barbier est contraint d'en porter une postiche. Ils ont aussi dévalisé ce jeune homme que vous voyez-là, dit-il en montrant Cardenio, & on dit que ces brigans sont des forçats qu'un vaillant Cavalier a tiré de la chaîne malgré la résistance du Commissaire & des Gardes. Il faut cependant que ce Cavalier soit un fou & un étourdi, ou qu'il ne vaille pas mieux que les scélérats qu'il a délivrés, puisqu'il ne fait point conscience de livrer les brebis à la fureur du loup; puisqu'il viole le droit des gens, & le respect qui est dû au Roi & à la Justice, & se rend protecteur de ceux qui détruisent

LIVRE IV. la sûreté publique ; qu'il prive les galères
 CH. XXX. de ceux qui les font mouvoir, & trouble le
 repos de la sainte Hermandad, que tous les
 honnêtes gens révèrent ; puisqu'enfin il
 commet indiscrettement sa liberté & sa vie,
 & renonce avec impiété au salut de son âme.
 Sancho avoit conté l'histoire des galériens
 au Curé, & c'est pour cela qu'il en parloit
 si sévèrement, pour voir ce que diroit Don
 Quichotte, qui changeoit de couleur à cha-
 que parole, & n'osoit dire qu'il étoit le li-
 berateur des scélérats. Voilà, ajouta le Cu-
 ré, les honnêtes gens qui nous ont mis dans
 cet état, Dieu leur pardonne ; & à celui qui
 a empêché qu'ils ne reçussent le juste châ-
 timent de leurs crimes.

CHAPITRE XXX.

Histoire de la Princesse de Micomicon.

LE Curé n'avoit presque pas achevé de
 parler, quand Sancho lui dit : Par ma
 foi, Monsieur le Curé, c'est franchement
 mon maître qui fit ce bel exploit malgré
 tout ce que je lui pûs dire, & quoique je
 l'avertissè bien que c'est un grand péché
 que de donner la liberté à des méchans qu'on
 châtie de leurs mauvaises actions. Traître,
 s'écria Don Quichotte, est-ce aux Cheva-

liers errans à prendre connoissance si les enchaînez , ou les oppressez qu'ils rencontrent en chemin , sont maltraitez pour leurs fautes , ou si on leur fait injustice ? N'est-ce pas à eux de secourir les affligez , & de considerer seulement leurs misères , sans s'informer de leurs actions ? J'ai trouvé une troupe de malheureux , enfilez comme des grains de patenôtres , & j'ai fait pour les secourir ce que ma Religion m'ordonne , & ce que ma profession demande. Hé bien qu'y a-t-il à dire à cela ? Quiconque ne le trouve pas bon , n'a qu'à me le témoigner , & je ferai voir à tout autre qu'à Monsieur le Curé , que j'honore , & dont je respecte le caractère , qu'il ne sçait rien du tout de la Chevalerie errante , & qu'il ment comme une fils de putain qu'il est : & je suis tout prêt de lui prouver l'épée à la main , armé & à cheval , ou de tout autre manière. Don Quichotte , en disant cela , s'affermit sur les étriers , & baissa son morion ; car pour l'armet de Mambrin il le portoit pendu à l'arçon de sa selle , depuis que les forçats l'avoient si fort maltraité. Dorothée qui avoit de l'esprit & étoit naturellement fort plaisante , & qui d'ailleurs connoissoit le mal de Don Quichotte , & sçavoit bien que tout le monde s'en moquoit , hors Sancho Pança qui n'étoit guères plus sage , voulut aussi prendre sa part du divertissement. Voyant donc la colére où étoit Don Quichotte : Sei-

LIVRE IV.
Ch. XXX.

gneur Chevalier, lui dit-elle, souvenez-vous, je vous prie, de la parole que vous m'avez donnée, & que vous ne pouvez entreprendre aucune aventure, quelque pressante qu'elle puisse être, que vous ne m'avez rétablie dans mes Etats. Appaisez-vous donc de grace, & croyez que si Monsieur le Curé eût sçu que c'est votre valeur qui a délivré les forçats, il se seroit coupé mille fois la langue plutôt que de rien dire qui vous déplût. Je vous en assure, lui dit le Curé, quand même ces marauts m'auroient arraché la moustache poil à poil. Il suffit, Madame, dit Don Quichotte, je n'en parlerai pas davantage, & je ne me mêlerai de rien jusqu'à ce que j'aye satisfait à ce que je vous ai promis. Mais je vous supplie en revanche de nous vouloir apprendre l'histoire de vos malheurs, s'il ne vous importe pas de les cacher; qui sont les gens, & combien il y en a de qui vous avez à vous plaindre, & dont je vous dois venger. Je le veux de bon cœur, répondit Dorothee; mais je crains bien de vous ennuyer en faisant le récit de tant de choses défagréables. Non, non, Madame, repartit Don Quichotte; au contraire vous nous obligerez beaucoup. En même tems Cardenio & le Barbier se rangèrent à côté de la Princesse pour entendre la fable qu'elle alloit conter; & Sancho, qui dans cette occasion n'étoit pas moins fou que son Maître, s'approcha aussi & écou-

ta de toutes ses oreilles. Après cela Dorothée se rangea sur la mule le mieux qu'elle put pour parler à son aise, & après avoir de la meilleure grace du monde touffé, craché & mouché, elle commença ainsi sa pitoyable histoire.

Premièrement, Messieurs, vous sçavez que je m'appelle... Elle s'arrêta-là quelque tems, parce qu'elle ne se ressouvenoit pas du nom que lui avoit donné le Curé. Mais lui qui la vit embarrassée, accourant au secours: Ce n'est pas une chose surprenante, Madame, lui dit-il, que votre Grandeur se trouble dans le récit de ses malheurs, c'est un effet ordinaire aux grands déplaisirs de brouiller l'imagination & la mémoire, & ceux de la Princesse Micomicona ne doivent pas être médiocres; puisqu'elle traverse tant de terres & de mers pour y chercher du remède. J'avoue, dit Dorothée, qu'il s'est tout d'un coup présenté à mon esprit une image si terrible de mes malheurs, que je n'ai sçu ce que je disois; mais je me crois bien remise à présent, & j'espère que je n'aurai plus besoin de secours. Vous sçavez donc, Messieurs, que je suis l'héritière legitime du grand Royaume de Micomicon, & que le Roi mon Père qui s'appelloit Tinacrio le Sage, & qui fut très-sçavant dans la Magie, connut par sa science que la Reine Xaramilla ma mère devoit mourir avant lui, & que lui-même mourant